

CONFERÊNCIAS

LES RELATIONS INTERCULTURELLES AMERIQUE LATINE/ AFRIQUE: POINT DE VUE D'UN BRÉSILIEN, PROFESSEUR DE FRANÇAIS*

Italo Caroni
FFLCH/USP

Les affinités entre les Amériques et l'Afrique sont nombreuses. La légende et l'histoire ne se joignent-elles pas pour récupérer, dans la nuit des temps, l'image des deux continents formant un seul bloc géologique? Nous sommes très proches les uns des autres, même si pour se rendre de Buenos Aires ou de Mexico à Dakar il faut quelquefois passer par Madrid... En réalité, peu d'espace nous sépare. L'histoire elle-même témoigne de ce voisinage géographique, puisqu'un navigateur portugais, s'étant un peu écarté de la côte africaine, découvrit en 1500 le Brésil. Ce Brésil dont le Nordeste pourrait parfaitement s'enchâsser dans le Golfe de Guinée, la pointe occidentale africaine s'avançant à son tour vers la Mer des Caraïbes jusqu'aux proximités de l'Amérique Centrale et du Mexique.

Sur nos deux continents ne voit-on pas aussi des paysages ressemblants? la savane, la brousse, les forêts denses et exubérantes, les palmiers, le désert, les montagnes, les fleuves, les lacs gigantesques. Dans leur sous-sol s'engouffrent, à ce qu'il paraît, d'immenses richesses. Nouveau Monde tardif aux yeux de la vieille Europe ethnocentrique, l'Afrique elle aussi est tout tournée vers l'avenir, pays d'espérance, "coeur de réserve" au dire du poète Césaire dans son poème "Pour saluer le Tiers-Monde". "País do futuro" —pays de l'avenir— disons-nous du Brésil. Afrique et Amérique, réservoirs, poumons du monde, salut peut-être de la civilisation

* Texte d'une conférence faite à l'Université Nationale de Côte d'Ivoire, à Abidjan, le 14 janvier 1985.

terrestre au seuil de l'aventure interplanétaire? Il y a longtemps que l'Amérique incarne, seule, le Nouveau Monde, pour le Vieux Continent; et même si ce mot ne s'emploie pas pour l'Afrique, il est bien évident que celle-ci aura à nous épauler dans la lourde tâche de soutenir le vieil édifice humaniste délabré et assouplir un peu la robotisation future d'une humanité qui substitue aveuglement au sacré naturel le culte de l'artificiel.

Assez rêvé! Revenons sur ces terres, que rapproche également l'histoire. On connaît assez les épisodes de l'union contraignante imposée par la tierce Europe, avec le parrainage de certains Africains aussi, à ce que l'on dit. Il fallait cultiver son jardin; l'Indien ne s'y prêtant pas de bon gré, la solution était simple, il suffisait de puiser dans le réservoir africain dont on pouvait disposer à son aise. Et ce fut la traite, cette page ignoble de l'histoire moderne. Combien de pays ne portent-ils pas sur la conscience le poids de ce crime! Combien d'artistes ne l'ont-ils pas dénoncé! Ainsi, chez nous, aux exclamations éloquentes du romantique Castro Alves, dans son célèbre "Navio negreiro", poème de 1868,

"Il est un peuple qui prête son drapeau
Pour couvrir tant d'infamie et de lâcheté

.....
Mon Dieu! Mon Dieu! quel est ce drapeau?

.....
Il eut mieux valu qu'on te déchirât dans la bataille
Que de te laisser servir de linceul à tout un peuple!"¹

répondent les paroles amères du jeune poète noir contemporain:

"Je vais à la mer parce que je dois y aller
caresser mon peuple balançant dans la cale
et qui n'est pas encore arrivé au pays de liberté
et leur dire que nous nous en sortirons!"²

Comme partout ailleurs, l'histoire a donc brouillé les cartes et déchiré les peuples. Aussi le rapprochement Amérique/Afrique fut-il douloureux, mais cette souffrance elle-même a créé des liens profonds. La diaspora nègre a recouvert le Nouveau Monde qui est devenu de la sorte solidaire de l'Afrique, dans la douleur comme dans la joie. Partout s'est fait sentir au cours de ce dernier siècle l'impact des courants de pensée et des manifestations artistiques et littéraires proclamant les valeurs nègres. Au sud du continent, plus récemment, les Noirs se sont mis à exprimer tout haut et du fond du coeur leur humanité et leur culture, tout en se retournant souvent vers la

1 Castro Alves, *Poesias Completas*, S. Paulo, Saraiva Livradores Editores, 1953, pp. 523-524.

2 Cuti, *Batuque de Tocaia*, S. Paulo, Ed. Autor, 1982, p. 22.

mère Afrique restée outre-Atlantique. Leurs cris font l'histoire récente des rapports culturels américano-africains, même s'il ne s'agit pas d'un retour réel en Afrique. Phare symbolique, l'Afrique constitue le point idéal vers lequel convergent aspirations et revendications. Elle aide ainsi les Noirs américains à entrer de plein droit dans l'histoire de leurs propres pays. Car le Nègre, qu'on le veuille ou non, est l'un des agents de cette histoire. Il l'a écrite partout comme malgré lui; il l'écrira dorénavant à bon escient et sa voix comptera. Cet héritage, presque aucun pays latino-américain ne pourra s'en délester! Autant que l'Europe, l'Afrique est mère de l'Amérique; elle est étroitement liée à nous par ce passé et ce présent communs.

L'économie politique elle aussi atteste notre parenté. L'Amérique fut "découverte", l'Afrique "partagée". L'euphémisme dans le cas américain, ne cache pas pour autant les visées essentiellement mercantiles ayant motivé l'oeuvre civilisatrice de l'entreprise coloniale, qui a fait des deux continents la chasse gardée des puissances occidentales. La décolonisation qui s'ensuivit ne fut pas moins déchirante ici que là-bas. Aujourd'hui, nous nous côtoyons au rang des pays en développement, que l'histoire économique a empêchés de marcher au pas du progrès moderne. Comme le signalait tout dernièrement la Conférence de San José de Costa Rica, l'endettement extérieur a pris l'Amérique Latine dans un piège et il finira par creuser encore plus, le fossé qui, nous sépare des nations développées. D'autre part, on a pu lire également dans la presse internationale le rapport annuel de l'Unicef faisant état des quarante mille enfants qui meurent par jour en Amérique du Sud, Afrique et Asie. Cette réalité économique-sociale affligeante, hélas, nous concerne tous, Latino-américains et Africains. Nous en sommes conscients. Et c'est pourquoi il devient de plus en plus difficile pour un Latino-américain de concevoir les rapports culturels sur la sempiternelle base du culte aux beaux monuments littéraires et artistiques de l'Europe et, encore moins, comme une activité sociale mondiale.

Il n'incombe certes pas aux simples enseignants que nos sommes de résoudre les problèmes politiques et socio-économiques du sous-développement tiers-mondiste. Mais peut-on, en toute conscience, continuer de s'extasier par exemple devant une tirade de Corneille, un portrait de La Bruyère, une satire de Voltaire, un sonnet de Mallarmé, un anagramme d'Apollinaire ou un exercice de style de Queneau, alors que grouille autour de nous tout un peuple de misérables, d'affamés et de voleurs auxquels on ne laisse quelquefois que le vol comme moyen de subsistance?

Une politique des relations interculturelles doit s'asseoir sur des programmes d'entraide dans tous domaines.³ Elle ne peut plus en aucun cas se limiter à satisfaire aux vellétés mondaines des cercles intellectuels

3 La culture est envisagée ici dans son sens le plus large et dans son aspect scientifique. Voir, à ce sujet, Kabengele Munanga, "A cooperação cultural América Latina — África", in *Africa*, Revista do Centro de Estudos Africanos 5 — 1982, FFLCH da Universidade de São Paulo, pp. 121-123.

et des élites dirigeantes. Nous les littéraires, nous nous sentons parfois un peu déplacés dans un projet de ce genre. Mais chacun est libre au fond d'orienter son enseignement et ses recherches dans telle ou telle direction. La réflexion pédagogique en tout cas ne peut jamais faire abstraction de l'environnement socio-culturel où elle s'exerce. C'est là la règle majeure. La politique des relations culturelles devrait donc viser de plus en plus les problèmes prioritaires: les conditions de vie, la formation pour le travail et, surtout, l'éveil de la conscience qui seul permet à tout individu de défendre sa propre dignité. Voilà une tâche que est certainement à la portée des enseignants.

On pourrait poursuivre encore cet aperçu des aspects géographiques, historiques, politico-économiques et sociaux rapprochant l'Amérique Latine et l'Afrique. Ceux que l'on vient d'évoquer suffisent pour justifier, si besoin est, le resserrement des liens entre les deux continents. Faut-il insister sur la parenté culturelle proprement dite? Formant l'une des strates les plus consistantes de nombreuses populations latino-américaines les Noirs représentent l'un des éléments fondamentaux de notre culture. Ils ont apporté en Amérique Latine leurs usages et coutumes, leur langue, leur savoir artistique, leur sentiment religieux. Il n'est que de parcourir certaines régions du Brésil, par exemple, pour y retrouver les traces culturelles de l'Afrique. Elles plongent leurs racines dans les profondeurs de la vie nationale, comme l'ont déjà montré les recherches et les travaux des sociologues et des historiens. Les valeurs culturelles africaines résonnent longtemps au tréfonds de l'âme latino-américaine.

Sans jamais perdre de vue notre objectif premier — enseigner la langue française — il nous est apparu urgent, à partir du Séminaire régional de l'AUPELF pour l'Amérique Latine réuni à São Paulo en 1973, de prendre en compte notre propre environnement socio-politique et culturel. C'était alors l'ouverture des études françaises vers la francophonie, qui allait ensuite élargir nos horizons tout en nous intégrant à un univers plus complexe et, très souvent, plus proche de nous-mêmes que ne l'était la France. Cette qu'il ne s'agit pas de délaissier maintenant, bien entendu. Seulement, on sait qu'il y a beaucoup d'autres voix francophones, et qui comptent aussi.

L'ouverture, francophone permit, dès 1978, de mettre sur pied un programme qui établit des échanges fructueux avec le Québec: un stage pour des Latino-américains professeurs de français ayant lieu tous les ans à l'Université Laval. Des conventions furent signées entre des institutions d'enseignement supérieur. Quelques pays d'Amérique Latine se sont ainsi rapprochés du Québec, dont la littérature et la culture commencent à être diffusées vers le sud du continent américain. Pour notre part, nous gardons l'espoir que nos propres pays puissent eux aussi mieux se faire connaître au-delà de leurs frontières et que les études latino-américaines s'implantent et se développent chez nos partenaires culturels.

La réussite de l'expérience québécoise confirme nos intentions et fait nous tourner vers d'autres domaines de la francophonie. Les échanges avec l'Afrique, inscrits de longue date au programme d'action du Comité latino-américain de l'AUELF, aboutissent enfin à des réalisations concrètes.

Nous, les enseignants de français, ne sommes pas les seuls à nous intéresser à l'Afrique, mais il est certain que nous pourrions beaucoup contribuer à la faire connaître dans le cadre de nos activités et autour de nous. Nous ne sommes pas non plus les premiers. Il faut même reconnaître que nos pénétrons dans ce terrain avec quelque retard. Du moins, pour ce qui est du Brésil, où les sociologues et les historiens ont entrepris les premiers cette quête intellectuelle de l'Afrique.

Pour m'en tenir à la seule Université de São Paulo⁴, je préciserai que tout un enseignement s'est déjà implanté au département de "Ciências Sociais" qui offre à ses étudiants depuis quelques années un certain nombre de disciplines sur l'Afrique: le pouvoir et la politique en Afrique noire; sociologie de l'Afrique noire; anthropologie de l'Afrique noire; le fétichisme et les sociétés secrètes entre les Nago-yoruba; anthropologie, colonisation et idéologie du développement. Par ailleurs, l'un de nos trois départements de lettres vient d'introduire dans ses programmes quelques cours sur l'Afrique: littérature africaine d'expression portugaise; poésie et conte du Cap Vert et de l'Angola.

Débordant le cadre strictement didactique par l'ampleur de leur action, quelques centres brésiliens d'études contribuent beaucoup à la diffusion de la culture africaine. À ma connaissance, ils sont trois au Brésil: le *Centro de Estudos Africanos*, de l'Université de São Paulo; le *Centro de Estudos Afro-Asiáticos*, de la "Fundação Candido Mendes", à Rio de Janeiro; le *Centro de Estudos Afro-Orientais*, de l'Universidade Federal de Bahia. Ces centres dispensent des enseignements, préparent leurs chercheurs et enseignants en collaboration avec des institutions africaines d'enseignement supérieur, accueillent des étudiants africains, dirigent des recherches, diffusent l'information sur l'Afrique et rassemblent d'importants fonds de documentation. Chacun publie sa revue: *Africa*, pour l'Université de São Paulo; *Estudos Afro-Asiáticos*, pour la Fondation Candido Mendes; *Afro-Asia*, pour l'Université de Bahia. Il est inutile d'insister sur le rôle remarquable que ces revues jouent à l'intérieur des universités. Leur public reste tout de même assez restreint: étudiants, enseignants et chercheurs.

Le grand public commence à son tour à être touché par la diffusion de la littérature africaine: notamment par la collection "Autores Africanos", que publie une maison d'édition pauliste. Outre les écrivains lusophones, qui ont la priorité, cette collection a déjà fait paraître de nombreuses tra-

4 Je remercie tout particulièrement M. Fernando A. A. Mourão qui a eu l'amabilité de me communiquer, en vue de cet exposé, le rapport annuel du Centro de Estudos Africanos, année 1983.

ductions. Voici, à titre d'exemple, la liste des auteurs francophones traduits: le Zairois V. Y. Mudimbé, avec *Le bel immonde*; l'Ivoirien Bernard Dadié, avec *Climbié*; le Tunisien Chems Nadir, avec *L'astrolabe de la Mer*; le Guinéen Djibril Tamsir Niane, avec *Soundjata ou l'épopée mandingue*; et deux Sénégalais: Sembene Ousmane, avec *Le mandat et Blanche genèse*; Cheik Hamidou Kane, avec *L'Aventure ambiguë*.

La diffusion de la réalité africaine au Brésil passe également par le canal des associations d'enseignants et chercheurs, qui organisent souvent des rencontres, conférences, débats ou réunions faisant intervenir les collègues africains, résidents ou de passage chez nous. Dans ce sens, l'Association des Professeurs de Français de l'Etat de São Paulo a entrepris quelques expériences interculturelles qu'il vaut la peine de décrire. Profitant de leur présence à São Paulo, elle a invité quelques étudiants africains à animer ses réunions mensuelles, ce qui nous a valu de passionnantes séances sur le Zaïre, le Togo, le Nigéria, la Côte d'Ivoire, la Guinée-Bissau. Double avantage: pour les étudiants africains, une meilleure intégration en milieu pauliste; pour les Brésiliens enseignant le français, une meilleure prise de conscience de certains aspects de la vie et de la culture africaine grâce à des témoignages vivants et non pas seulement livresques. Dans ce même esprit, l'APFESP -c'est son sigle- a eu l'occasion d'organiser quelques conférences dont celle de M. Ngamirame Biraboneye, professeur au Burundi, sur l'enseignement du français langue étrangère; et, plus récemment, celle de M. Mohamadou Kane, doyen de la Faculté des Lettres de l'Université de Dakar, qui nous a entretenu de l'Afrique, sa littérature, sa culture, sa complexité linguistique. Nous espérons, au hasard des nouveaux visiteurs, mais surtout par des promotions concertées, poursuivre dans cette voie qui s'avère extrêmement riche d'informations et motivante. Ce sont les rencontres de ce genre et les stages qui contribuent peut-être plus à transformer la carte géographique en une réalité vivante et, par conséquent, à stimuler la curiosité réciproque et à rapprocher les peuples.

Depuis 1983, il s'est constitué à Brasilia une instance représentative des pays utilisant la langue française, à savoir le "Comité des Pays Entièrement ou Partiellement Francophones Représentés au Brésil", auquel ont adhéré la Belgique, le Canada, la Côte d'Ivoire, la France, le Gabon, Haïti, le Liban, le Maroc, le Sénégal, la Suisse, le Togo. La présidence du Comité est assurée par l'Ambassade du Sénégal au Brésil et son secrétariat par l'Ambassade de France. Son objectif correspond aux aspirations des Brésiliens enseignant la culture française et francophone: "intéresser les publics brésiliens à la francophonie, autour de l'usage diversifié de la langue française et des différents univers culturels qu'elle recouvre". Son action n'as pas encore tout à fait confirmé ses propos, même si le Comité a déjà patronné une exposition d'art itinérante et conçu une rencontre d'écrivains lusophones et francophones qu'on aimerait bien voir se concrétiser un jour.

D'autres promotions culturelles développées par les associations scientifiques et d'enseignants ont eu lieu au Brésil ces derniers temps, autour du thème de l'Afrique: Rencontre des Centres d'Etudes Afro-brésiliens, à Belo Horizonte (1981); Séminaire International Brésil/Afrique, à Rio de Janeiro (1981); le 3ème. Congrès de l'Association Latino-Américaine d'Etudes Afro-Asiatiques, à Rio de Janeiro (1983); la 2ème. Conférence Nationale de la Tradition des Orixas et de la Culture, à Bahia (1983).

De récents et nombreux événements culturels ouverts à un public plus large révèlent de la part des autorités brésiliennes une remarquable prise de conscience de la contribution des Noirs dans le domaine de la culture et des arts. Ainsi avons-nous eu dans l'Etat de São Paulo, du 8 au 30 novembre dernier, sous les auspices du Secrétariat à la Culture, de la Municipalité de São Paulo, du Centre d'Etudes Africaines de l'Université de São Paulo et de beaucoup d'autres organismes, y compris certaines universités africaines, le *Projeto Zumbi*, dont le programme riche et varié comprenait entre autres: des débats, des films, des spectacles de théâtre, musique et danse, des expositions etc.

Ce mois de novembre 1984 fut d'ailleurs marqué, partout au Brésil, par la commémoration de la mort de Zumbi, le leader des esclaves rebelles qui s'étaient réfugiés au XVII^e. siècle à Palmares, une région inaccessible du Nordeste brésilien, pour résister à l'esclavage et recouvrer leur liberté. Le nom de Zumbi a résonné un peu partout, surtout le 20 novembre, considéré comme "le Jour de la Conscience Nègre". À Rio de Janeiro, c'était le "Kizomba", festival international des arts nègres. La municipalité de Salvador de Bahia lui a rendu hommage en inaugurant son portrait. L'Etat de Alagoas a organisé la visite au site historique de Palmares.

Voilà donc une revue rapide des faits et des activités ayant exprimé ces dernières années l'avènement d'une nouvelle vision du rôle joué par les Noirs dans la formation de la culture nationale brésilienne. Cette nouvelle vision entrainera nécessairement le resserrement des liens culturels avec l'Afrique. Nos relations s'asseoient donc d'ores et déjà sur des bases solides.

Il s'agit maintenant de regarder vers l'avenir et de rassembler nos efforts en vue d'actions plus concertées et plus efficaces. Le Premier Stage de Professeurs Universitaires d'Amérique Latine qui se déroule actuellement à Dakar, du 7 au 22 janvier, s'inscrit -nous l'espérons- dans cette nouvelle étape des rapports culturels entre l'Afrique et l'Amérique Latine. Quinze professeurs universitaires latino-américains séjournent à Dakar pour approfondir leur connaissance d'un pays africain, sa littérature, les différents aspects de sa culture, son mode de vie. Ils représentent six pays: Argentine, Brésil, Colombie, Equateur, Mexique, Pérou. Du côté sud aux frontières nord-américaines, ils constituent à leur tour un échantillon de cette Amérique Latine, complexe elle aussi dans sa variété culturelle, malgré son apparente simplicité linguistique. Tous, ils enseignent le

français et chacun a son projet sur la francophonie africaine. Ce n'est pas un hasard s'ils sont là; c'est que l'Afrique fait ou fera, l'objet de leurs recherches personnelles et de leur enseignement. Ils possèdent tous une certaine vision de l'Afrique. Une connaissance surtout livresque pour la plupart sans doute, qu'il s'agit maintenant d'incarner, de rendre vivante. Le programme du stage leur permettra de toucher aux domaines essentiels de la culture africaine: littérature, histoire, géographie, sociologie, langues, musique, théâtre, cinéma, arts, philosophie, religion etc. Mais ils auront aussi -et ce n'est pas le moins important- l'occasion de connaître une partie de l'Afrique et des Africains. En effet, comment enseigner une langue sans connaître ceux qui la parlent et s'en servent pour exprimer leurs rêves et aspirations, leurs problèmes, leur âme enfin. Il nous a bien fallu des séjours en France pour nous rendre compte que les Français ne parlent ni ne vivent plus comme les personnages de Corneille, Racine, Molière. C'est encore plus valable maintenant qu'il s'agit de saisir l'extraordinaire complexité linguistique, culturelle, sociale et économique de l'Afrique d'aujourd'hui.

Il est par conséquent essentiel que ce premier stage africain pour latino-américains porte ses fruits. L'avenir de notre coopération interculturelle pourra en bénéficier beaucoup. Notre vœu le plus fort est que ce stage -rendu possible grâce au patronage de l'AUPELF et à l'aide des Ministères des Relations Extérieures du Canada et de la France, de la Fondation Léopold Sedar Senghor et de l'Institut Culturel Africain- ne soit pas le dernier, mais que, à l'instar de celui du Québec, il devienne permanent, pour assurer la continuité de nos efforts et de notre action. Pendant longtemps les étrangers professeurs de français ont pris le seul chemin du Centre International Pédagogique de Sèvres. Depuis 1978 s'est ouverte la voie du Québec. Nous souhaitons vivement que, à partir de 1985, le Sénégal ou un autre pays africain puisse nous offrir la troisième option francophone.

D'autre part, il faut absolument tirer le plus grand profit scientifique des accords interuniversitaires déjà existants et de ceux qui interviendront dorénavant entre nos pays. L'Université de São Paulo a signé des conventions avec les Universités de Lagos et Ife, au Nigéria; avec l'Université Nationale de Côte d'Ivoire, et l'Université du Bénin, à Lomé et l'Ecole de Droit, à Bissau. Des négociations sont en cours avec l'Angola. L'Université Nationale de Côte d'Ivoire, de son côté, a des conventions avec deux autres universités brésiliennes, celles de Santa Catarina, au sud, et de Bahia, dans le Nordeste. Cinq autres universités représentées en ce moment au stage de Dakar me font l'interprète auprès des autorités ivoiriennes de leur intention de coopérer avec Abidjan: l'Universidade Federal Fluminense et l'Universidade Federal de Rio de Janeiro, toutes deux de l'Etat de Rio; l'Universidade Federal de Rio Grande do Sul, l'Universidade Federal de Minas Gerais et l'Universidade Federal do Ceará. J'ajouterai enfin que la

mise au point d'un texte d'accord cadre entre l'Université de Dakar et celles de São Paulo et Federal Fluminense sera certainement l'un des résultats concrets de la première rencontre Afrique/Amérique Latine pour les études françaises et francophones.

La coopération universitaire constitue sans aucun doute l'un des instruments les plus efficaces des relations culturelles. Elle facilite la diffusion de l'information et de la documentation, l'échange d'étudiants, d'enseignants et de chercheurs; elle offre le cadre idéal pour l'organisation de contacts entre les responsables universitaires, de rencontres scientifiques, débats, stages de courte ou longue durée etc. Si nous, les Latino-américains, nous voulons parler de l'Afrique en connaissance de cause, il nous faut préparer des enseignants à cette tâche. Comment les former valablement, sans l'aide des universités africaines? Que ce soit pour envoyer ici nos jeunes chercheurs ou pour accueillir chez nous les spécialistes africains, les échanges interuniversitaires s'imposent. Certaines universités africaines dispensent un enseignement de langue et de littérature brésiliennes. Qui pourrait mieux les aider dans ce travail que les professeurs brésiliens de français, qui ont l'avantage de maîtriser la langue française? Ainsi trois de nos collègues apportent-ils leur collaboration à l'Université d'Abidjan. Et je suis certain que les universitaires latino-américains hispanisants pourraient en faire autant dans le cas de l'enseignement de l'espagnol.

Pour ce qui est des étudiants, l'Université de São Paulo accorde la priorité aux Latino-américains et aux Africains. Quelques chiffres, quant à l'Afrique. En 1981, l'Université de São Paulo comptait 20 étudiants inscrits à ses différents cours: 15 du Nigéria, 2 de Guinée Bissau, 1 de Côte d'Ivoire, 1 du Ghana, 1 du Sénégal. En 1982, ils étaient 19 et provenaient des pays ci-dessus ainsi que du Cap Vert et de la Zambie. En 1983, 63 étudiants, le Zaïre, le Gabon et l'Angola s'ajoutant aux pays représentés. Ces étudiants bénéficient d'une bourse qui subventionne une partie de leurs frais de voyage et de séjour. Outre leurs recherches personnelles, ils suivent des cours intensifs de portugais pour étrangers. Le plus souvent, il s'agit de licenciés désireux d'approfondir leurs connaissances dans le domaine de leur spécialité.

Mais il est possible d'envisager également des échanges selon d'autres modalités. À ce titre, je permets d'évoquer brièvement une autre expérience que nous menons avec plein succès à São Paulo. Le Centre d'Études Françaises de l'Université de São Paulo et l'Association des Professeurs de Français envoient régulièrement en France au mois de janvier une trentaine d'étudiants des différents branches universitaires (le français n'ayant aucunement le monopole de l'opération). La structure d'accueil se constitue en France autour du lecteur brésilien qui les héberge chez l'habitant et facilite leur accès aux restaurants universitaires et aux cours dans les Facultés. Leurs séjours durent en moyenne un mois. Le voyage Brésil/France est à la

charge du stagiaire. C'est une solution astucieuse dans la mesure où elle exclut la recherche de tout financement externe. Aux mois de juillet et août, nous accueillons à notre tour, dans les mêmes conditions, quelques étudiants français se rendant à São Paulo.

Nous sommes actuellement en pourparlers avec Dakar et Abidjan pour tenter une expérience de ce genre entre le Brésil et l'Afrique. Ce serait peut-être un peu prématuré en ce qui concerne les seules études francophones, car il faut d'abord inscrire l'Afrique à nos programmes d'enseignement, afin de motiver les étudiants. Et là, nous rencontrons parfois quelques obstacles. De la part des enseignants d'abord qui, formés à l'école hexagonale, sont jaloux du prestige culturel français. De la part des étudiants eux-mêmes ensuite qui ne rêvent que de la France. Il faut bien le reconnaître, pour une bonne partie de la jeunesse tiers-mondiste, l'exotisme c'est l'Europe et non pas le Tiers-Monde. Mais nous, les centres d'études françaises et francophones en Amérique Latine, nous ne sommes pas prêts à reprendre une formule chère aux aupelhiens - qu'une courroie de transmission. Il y a bien des secteurs pour lesquels la coopération interuniversitaire peut faire quelque chose dans l'immédiat. Ce sera surtout aux étudiants provenant de ces secteurs de profiter de l'expérience. Nous, nous assurerons notamment l'organisation de l'échange et la structure d'accueil.

Il ne conviendrait pas de terminer sur une note pessimiste quant au rôle des études francophones. Notre tâche la plus urgente consiste à former des chercheurs et des enseignants. Les départements de sociologie et d'histoire comptent déjà des africanistes dans leur corps enseignant. C'est aux départements de lettres maintenant de former des Brésiliens ou des Latino-américains africanistes. En attendant, il nous faut persévérer, faire jouer notre conviction. Parler et faire parler de l'Afrique, susciter et encourager des jeunes vocations, organiser toutes sortes d'activités culturelles, promouvoir des rencontres et des débats, proposer des sujets de recherches, établir le pont avec les institutions et les spécialistes africains, écrire des comptes rendus et des articles, signaler à l'opinion publique les manifestations culturelles se rapportant à l'Afrique, voilà un travail préparatoire qui demande beaucoup de conviction et de ténacité. Il ne me semble pas excessif d'espérer ces qualités chez ceux qui viennent de se rendre à la première rencontre afro-latino-américaine de Dakar, sous l'égide de la francophonie. C'est à eux de former les futurs formateurs, donc de futurs agents du rapprochement culturel entre l'Afrique et l'Amérique Latine.